

Transfert de croyance Note sur l'inoculation psychanalytique

Luis Carlos Fernandez

Volume 44, numéro 3 (257), septembre 2002

Transmissions

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/32986ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fernandez, L. C. (2002). Transfert de croyance : note sur l'inoculation psychanalytique. *Liberté*, 44(3), 85–101.

Transfert de croyance

Note sur l'inoculation psychanalytique

Luis Carlos Fernández

Once you've entered the Freudian labyrinth [...] you aren't very likely to find your way out. I was lucky; I never got analyzed. Unquestionably, the therapy is powerfully indoctrinating. It makes converts through a process of one-on-one humiliation followed by rehabilitation within the elite community, so that reverting to a pre-Freudian state of mind would feel like sacrificing your very identity. All this is eminently worthy of study as a model of intellectual and emotional seduction.

Frederick Crews

Élisabeth Roudinesco – idéologue freudolacanienne dont le zèle propagandiste ne recule d'ordinaire devant aucune entorse aux critères de probité, rigueur, cohérence et souci d'objectivité qui régissent toute démarche intellectuelle

respectable – rappelait dernièrement¹ que la fameuse déclaration de Freud à Jung (« Ils ne se doutent pas que nous leur apportons la peste »), lors de l'arrivée à New York des deux agents vecteurs, est une pure invention. De Jung ? De Lacan, colporteur de l'anecdote, qu'il disait tenir du gourou helvète ? Qu'importe ; retenons seulement qu'il s'agit d'un de ces bobards dont l'histoire officielle de la psychanalyse est truffée.

Blague fictive, donc, à propos d'une « affection » fort sérieuse de nature réellement épidémique ; car la psychanalyse freudienne est certainement – on le voit chaque jour un peu mieux – l'un des grands fléaux intellectuels, culturels et moraux de l'ère moderne. La progressive et salutaire déconversion du regard qui a enfin rendu possible un tel constat, nous la devons essentiellement aux nombreux travaux critiques qui sont parus au cours des trois dernières décennies².

Les auteurs de ces travaux – scientifiques, philosophes des sciences, médecins, psychologues, historiens, critiques littéraires ou psychanalystes plus ou moins dissidents – ont procédé à une analyse minutieuse de l'œuvre doctrinale

¹ « Freud à la conquête de l'Ouest », *Le Monde des livres*, 1^{er} mars 2002, p. 1. Au lecteur qui, ayant peu pratiqué Roudinesco, trouverait injustifiée mon opinion sur cet auteur, je conseille, à titre d'exemple, de lire la brève pétition (<http://users.rcn.com/brill/swales.html>) qu'adressèrent quarante-deux intellectuels de onze nationalités à la Library of Congress – au sujet de l'exposition « Freud, conflit et culture » qui devait y avoir lieu en 1996 –, et ce que la psychanalyste « historienne » en fit (« Le révisionnisme antifreudien gagne les États-Unis », *Libération*, 26 janvier 1996, p. 7 ; « Les antifreudiens sont allés trop loin », *Le Monde*, 14 juin 1996, p. 5).

² On comprendra que je ne puisse ici citer autant et commenter aussi longuement qu'il le faudrait. Mais j'espère que les brefs commentaires et les quelques citations dont j'ai dû me contenter sauront néanmoins creuser le doute du lecteur qui n'aurait pas cédé totalement au charme de la fable psychanalytique.

de l'inventeur de la psychanalyse, passé au crible sa correspondance (« l'œuvre transversale », selon la juste expression de Michel de Certeau), scruté sa biographie et fouillé l'histoire de son étrange créature. Le scandaleux interdit de consultation qui frappe les volumineuses Archives Freud (dont certaines pièces ne pourront être examinées avant 2113), a forcé ces chercheurs à emprunter des voies de contournement, mais leur persévérance et leur sagacité ont été récompensées par des trouvailles documentaires qui ajoutent un poids décisif à leur jugement.

Le portrait de Freud qui se dégage de ces enquêtes est, à tous égards, l'inverse de l'image légendaire qu'il avait soigneusement fabriquée, et que ses fidèles ont pieusement reconduite : celle du libre-penseur génial, magnifique incarnation de l'esprit des Lumières ; du savant héroïque incompris et ostracisé, en proie à la bêtise, l'intolérance et la jalousie de ses contemporains ; du penseur original voué à un « splendide isolement » d'où jailliront les intuitions fondatrices d'une nouvelle science du mental ; du sondeur intrépide de la psyché, dont les révélations infligèrent au bipède humain une « blessure narcissique » aussi profonde que celles qu'avaient pu lui causer les découvertes de Darwin et Copernic ; du parangon de droiture morale, d'honnêteté intellectuelle et de vertueuse intolérance à l'édulcoration de la vérité.

Pure mythologie que tout cela, disent – preuves à l'appui – les freudologues mécréants. Le personnage historique était tout autre : mythomane superlatif ; fraudeur sans états

d'âme, mû par une soif malade de gloire et prêt à tout³ pour l'étancher (n'hésitant pas à invoquer des cas inexistantes et de fausses guérisons pour rendre crédible une procédure thérapeutique qu'il savait stérile⁴) ; médocastre irresponsable, longtemps « accro » à la cocaïne⁵ dont il recommandait vivement l'usage.

[...] by 1886 cases of cocaine addiction were being reported from all over the world. With every justification Freud became the target of public criticism and the psychiatrist Erlenmeyer even went so far as to accuse him of having unleashed the "third scourge of humanity" – the first two being alcohol and morphine⁶.

Psychothérapeute dangereux (comme l'attestent, entre autres, les affaires Eckstein, Frink, Tausk), pour qui les patients étaient « de la racaille » incurable, simple source de revenus et, parfois, de connaissance⁷ (d'où le cynisme

³ Dans les rangs de la psychanalyse, Freud n'a évidemment pas été le seul à montrer de telles dispositions. Son disciple Bruno Bettelheim était aussi un grand imposteur. Directeur de la fameuse École orthogénique de Chicago, Bettelheim était perçu comme une autorité en matière de psychose et d'autisme infantiles. Or, après son suicide, on établit hors de tout doute raisonnable qu'il avait falsifié son curriculum, triché sur les diagnostics, trafiqué ses résultats, menti, en somme, sur toute la ligne (voir Richard Pollak, *The Creation of Dr B. A Biography of Bruno Bettelheim*, New York, Simon & Schuster, 1997).

⁴ D'aucun des traitements quelque peu documentés dont Freud a pu faire état, on ne peut conclure qu'il ait entraîné une réelle amélioration de la condition du patient. C'était sûrement le mieux que pouvaient espérer ceux qui eurent le malheur de s'en remettre à ses soins.

⁵ Voir E. M. Thornton, *The Freudian Fallacy: Freud and Cocaine*, New York, The Dial Press, 1983.

⁶ Richard Webster, *Why Freud Was Wrong. Sin, Science and Psychoanalysis*, London, Harper Collins, 1995, p. 47.

⁷ Sándor Ferenczi, *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985, p. 148 ; lettre à Jung du 25 janvier 1909 (*Freud/Jung Letters*, William McGuire (comp.), Princeton, Princeton University Press, 1974, p. 202-203) ; lettre à E. Weiss du 11 juin 1922 (*Sigmund Freud/Edoardo Weiss, Lettres sur la pratique psychanalytique*, Paris, Privat, 1975, p. 58). Freud disait clairement à ceux-là que la psychanalyse ne sert qu'à gagner de l'argent et à apprendre certaines choses. Mais le mot « apprendre » ne doit pas induire en erreur, car se mettre à l'école des faits cliniques pour en tirer quelque enseignement était absolument contraire au fonctionnement intellectuel du maître. Les mots et les pensées des patients n'avaient pour lui d'intérêt que s'il pouvait y lire les siens, et il le pouvait d'autant mieux qu'il les leur prêtait.

glaçant dont il pouvait faire preuve lorsqu'il était question des effets létaux⁸ du divan); despote mégalomane et manipulateur redoutable; chef charismatique d'un « mouvement » qui présente toutes les caractéristiques de l'organisation sectaire, dont celle de se poser en victime assiégée⁹.

Des traits qui ne dépeignent pas précisément un individu exemplaire, et auxquels on peut encore ajouter les superstitions, la fascination pour l'occultisme, l'extraordinaire crédulité (dont témoigne l'admiration sans bornes qu'il vouait à la personne et aux élucubrations du pathétique ORL berlinois Wilhem Fliess), la tendance à se leurrer et à demeurer dans l'illusion, aveugle aux démentis de la réalité; ce qui est bien loin de correspondre au cliché du rationaliste sobre et lucide qui n'a pas froid aux yeux, mais qui concorde, en revanche, avec la description que Freud pouvait donner de lui-même et de son travail en privé.

On the whole, I have noticed that you usually overestimate me greatly. [...] For I am actually not at all a man of science, not an observer, not an experimenter, not a thinker. I am by temperament nothing but a conquistador – an adventurer, if you want it

⁸ Le nombre non négligeable de suicides dans le milieu psychanalytique lui inspirait des commentaires comme ceux-ci: « Do you know, I think we wear out quite a few men » (lettre à Jung du 2 avril 1911, *op. cit.*, p. 413); « Eh bien, le jour n'est pas loin où l'on considérera la psychanalyse comme une cause légitime de décès » (Abram Kardiner, *Mon analyse avec Freud*, Paris, Belfond, 1978, p. 105).

⁹ Pour ses partisans, la psychanalyse n'est pas objet de controverse, elle subit des *attaques*, des *agressions*, des *campagnes de dénigrement*; elle fait face à des *menaces* et des *dangers* (aujourd'hui celui des sciences cognitives); elle n'a donc pas de contradicteurs, mais seulement des *détricteurs* et des *ennemis* dont les objections ne sont que l'expression de *résistances à sa vérité*... (Pour une analyse des dimensions sociale et idéologique de l'entreprise freudienne, voir Ernest Gellner, *The Psychoanalytic Movement. The Cunning of Unreason*, 2^e éd., London, Fontana Press, 1993).

translated – with all the curiosity, daring, and tenacity characteristic of a man of this sort¹⁰.

Though I have the appearance of a scientist I was and am a poet and novelist. Psychoanalysis is no more than the interpretation of a literary vocation in terms of psychology and pathology. [...] My books, in fact, more resemble works of imagination than treatises on pathology¹¹.

En public, cependant, il faisait mine de s'étonner que ses histoires de cas se lisent comme de petites œuvres de fiction – presque un aveu indirect, écrit Webster à ce sujet –, et soient, de ce fait, dépourvues du sérieux qui caractérise les écrits scientifiques¹². C'est que, épistolier torrentiel et bavard impénitent, Freud pouvait difficilement se souvenir de tout ce qu'il avait pu confier aux uns et aux autres de virtuellement nuisible au dessein hagiographique ; s'en fût-il souvenu, qu'il lui aurait été de toute façon impossible d'y remédier. (Lorsque les si compromettantes lettres à Fliess réapparurent, il essaya en vain de les faire disparaître – comme ses notes, lettres et manuscrits, qu'il détruisit en songeant à ses futurs biographes). Sapée de la sorte, la légende freudienne ne pouvait que s'écrouler tôt ou tard, malgré le trouble dévouement de ses protecteurs.

[...] the expedient denial and refashioning of history has been an indispensable part of the psychoanalytic revolution. Perhaps more remarkable still

¹⁰ Lettre à Fliess du 1^{er} février 1900 (*The Complete Letters of Sigmund Freud to Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Jeffrey Moussaieff Masson (comp.), Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1985, p. 398).

¹¹ Giovanni Papini, « A Visit to Freud », *Freud as We Knew Him*, Hendrik M. Ruitenbeek (dir.), Detroit, Wayne State University Press, 1973, p. 98-102.

¹² *Studies on Hysteria* dans *The Standard Edition of the Complete Psychological Works of Sigmund Freud*, London, Hogarth Press and the Institute of Psycho-Analysis, 1953-1974, vol. II, p. 160.

is the degree to which the whole process of historical censorship, distortion, embellishment, and propaganda has been effected with the co-operation of psychoanalysts who would instantly proclaim such phenomena as "neurotic" if they spotted them in anyone else¹³.

ooo

Voilà pour l'homme. Mais qu'en est-il de ses théories ? Véhiculent-elles un savoir authentique, nouveau et profondément subversif ? Pas le moins du monde. L'examen rigoureux auquel elles ont été soumises ces derniers temps montre, au contraire, qu'elles articulent d'anciennes et fausses vues scientifiquement discréditées déjà au moment où Freud les recyclait dans un jargon technique ; qu'elles forment un ensemble biscornu et absolument creux, bâti sur les sables mouvants de la pure spéculation¹⁴. Aucune des notions proprement freudiennes – y compris celles, cardinales, de refoulement (et donc d'inconscient dynamique) ou de conflit œdipien – n'a reçu le minimum vital d'étayage empirique, et nulle hypothèse basée sur ces notions n'a pu être vérifiée. Tel est le bilan de plus de soixante ans d'efforts de recherche qui ont généré plus de mille cinq cents études¹⁵.

¹³ Frank Sulloway, *Freud, Biologist of the Mind. Beyond the Psychoanalytic Legend*, New York, Basic Books, 1979. (Cité par Webster, *op. cit.*, p. 238).

¹⁴ Voir Adolf Grünbaum, *The Foundations of Psychoanalysis: A Philosophical Critique*, Berkeley, University of California Press, 1984 ; *Validation in The Clinical Theory of Psychoanalysis. A Study in the Philosophy of Psychoanalysis*, New York, International Universities Press, coll. « Psychological Issues », n° 61, 1993 ; Malcom Macmillan, *Freud Evaluated*, Cambridge, MIT Press, 1997.

¹⁵ Voir Edward Erwin, *A Final Accounting. Philosophical and Empirical Issues in Freudian Psychology*, Cambridge, MIT Press, 1996.

Il fallait s'y attendre, étant donné le mode de raisonnement qui est au principe des « découvertes » freudiennes, et qui est – note Webster – exactement celui des phrénologues, astrologues, et nécromanciens. C'est pourquoi :

Freud made no substantial intellectual discoveries. He was the creator of a complex pseudo-science which should be recognised as one of the great follies of Western civilisation. In creating his particular pseudo-science, Freud developed an autocratic, anti-empirical intellectual style which has contributed immeasurably to the intellectual ills of our era. His original theoretical system, his habits of thought and his entire attitude to scientific research are so far removed from any responsible method of inquiry that no intellectual approach basing itself upon these is likely to endure ¹⁶.

La psychanalyse n'est donc pas simplement une non-science (humaine), elle est une *pseudo-science* du développement psychosexuel – une mythologie de la « pulsion » issue du pansexualisme et de la frénésie spéculative de son créateur – et une pseudo-philosophie de l'esprit.

Cette mantique est-elle cliniquement efficace ? Quel que soit le bienfait thérapeutique envisagé, les résultats des recherches comparatives ne permettent pas de conclure que la cure type ait plus d'efficacité qu'un traitement placebo ¹⁷, et cela vaut également pour ses variantes moins coûteuses – les psychothérapies d'« inspiration » analytique ¹⁸. Ceci ne peut être une révélation que pour le profane désinformé et sans réelle connaissance du terrain. Mais

¹⁶ Richard Webster, *op. cit.*, p. 438.

¹⁷ Edward Erwin, *op. cit.*, p. 292.

¹⁸ Voir Frederick Crews, *The Memory Wars. Freud's Legacy in Dispute*, New York, The New York Review of Books, 1995, p. 129-132.

quiconque a assez longuement fréquenté les milieux de la psychanalyse sait qu'il n'est pas rare d'y croiser des gens – certains d'entre eux psychanalystes – dont le lot d'inhibitions, symptômes et angoisses est demeuré intact après *vingt ans* de « cure ». Armés d'une théorie de soi qu'ils vous débitent à la moindre occasion, ces « analysants » à perpète n'en sont pas moins convaincus d'avoir été sauvés par la psychanalyse...

Après avoir faussement vanté l'efficacité incomparable de sa méthode clinique et soutenu qu'il fallait y voir la meilleure preuve du bien-fondé de ses thèses, Freud concéda vers la fin de sa vie¹⁹ que la puissance de l'outil laissait en fait beaucoup à désirer. Mais, égal à lui-même jusqu'au bout, il refusait d'admettre que celui-ci pût être inadéquat et celles-là erronées : c'était, fondamentalement, à cause de l'indomptable « pulsion de mort » qu'il fallait en rabattre et accepter que l'analyse devienne... interminable.

D'autres à sa suite ont vendu la mèche ouvertement, mais en fin de carrière aussi, lorsque le « bifteck » (comme disait crûment Léon Chertok) n'était plus menacé :

La question finale – ici – est encore simple et sa réponse – si quelque jour on en fait une – décisive : pourquoi avec une théorie d'une si parfaite ingéniosité sur ses deux versants – étiopathogénie et guérison – nos résultats restent si imparfaits, vacillants, incertains – ou passagers²⁰ ?

¹⁹ *Analysis Terminable and Interminable* dans *Standard Edition*, vol. XXIII, p. 209-253. Le « pessimisme » de Freud – particulièrement lisible ici – , que l'on attribue à son impitoyable lucidité, était une façon élégante de fuir le constat d'échec.

²⁰ Serge Viderman, « La machine dé-formatrice », *Cahiers Confrontation*, n° 3, Paris, Aubier, 1980, p. 37.

L'auteur de cet aveu ne semble pas s'apercevoir que l'ingéniosité n'est en rien un index de vérité, mais il ne se satisfait visiblement pas – ce qui est louable – de la réponse de l'ancêtre à la grave question qu'il pose à ses collègues. Quant au jour dont il parle, il est déjà venu. En dehors des cercles psychanalytiques, on sait, depuis belle lurette, pourquoi les résultats de la cure sont non pas « si imparfaits, vacillants, incertains ou passagers », mais si massivement nuls : la procédure est totalement fantaisiste. De là qu'elle conduise si souvent à la transformation de la « névrose infantile » du patient en indépassable « névrose de transfert » – j'y reviendrai.

À de très rares exceptions près, les disciples de Freud ont adopté les attendus de l'avis terminal du maître sur les pouvoirs de l'analyse. *Nous ne guérissons point et ne soulageons guère parce que – disent-ils – nous travaillons sur les causes du mal de vivre, et que nul ne saurait y faire mieux. Notre méthode n'est pas une vulgaire « thérapie » ; nous ne sommes pas des bricoleurs écervelés, comme ces pauvres behavioristes qui tripotent les symptômes. Nous visons un remaniement profond de la personnalité.*

La psychanalyse renonçait ainsi en douce aux apparences de grande psychothérapie qu'elle s'était longtemps données pour revêtir celles, non moins trompeuses, d'une confrontation unique avec l'intraitable condition humaine. C'était encore un cache-misère, mais grandiose, et qui a beaucoup servi. Notamment à accréditer la notion d'analyse didactique, si involontairement révélatrice de ce qu'est la psychanalyse en vérité. « Pour être psychanalyste – affirmait un grand connaisseur de la chose

freudienne – , il faut être non pas guéri et formé, mais analysé et capable de poursuivre son auto-analyse²¹ ».

Mais si les psychanalystes n'ont pas à se soucier de guérison ni à être eux-mêmes guéris – ce qui est heureux, car ils le sont forcément aussi peu que le petit peuple de mal-portants qui les fait vivre – , le confessionnal analytique n'est alors que la voie royale d'une transmission de croyance. Celle-ci, précisons-le, ne résulte pas d'un acharnement pédagogique, grossier (comme celui de Freud) ou subtil ; elle est plutôt une conséquence du phénomène de transfert que le dispositif (le cadre et la méthode) suscite et exacerbe. À la base d'un tel phénomène, il y a ce que Freud qualifiait d'« attente croyante », dont l'utilisation est – comme François Roustang le faisait jadis remarquer – « au fondement des sectes et des groupements totalitaires » :

S'agit-il en psychanalyse d'un laisser-venir le désir qui nous domine ou, plus troublant, d'une déprogrammation-reprogrammation qui fabrique des individus sectaires, enfermés sur (*sic*) leur mini-société, et par le fait même ignorants du champ social, où des phénomènes semblables apparaissent²² ?

L'inculcation du credo psychanalytique s'effectue aussi, bien sûr, par des voies latérales qui mènent au divan : les médias culturels et, surtout, l'enseignement – songeons au rôle clé de ces professeurs de lettres et sciences humaines

²¹ Conrad Stein, *La mort d'Œdipe*, Paris, Denoël, 1977, p. 231. Pour un tour édifiant dans les coulisses de la formation psychanalytique, voir Jeffrey Moussaieff Masson, *Final Analysis. The Making and Unmaking of a Psychoanalyst*, Reading, Addison-Wesley, 1990.

²² François Roustang, « Questions ouvertes », *Psychanalystes*, n° 1, novembre 1981, p. 3-4.

qui, sous couvert d'enseignement disciplinaire, veillent à ce qu'on ne puisse pas « oublier Freud ». De sorte que l'analyste n'accueille pratiquement que des préconvertis.

L'opération de propagande orchestrée par Freud a réussi au-delà des plus folles espérances de ce dernier. Un siècle de mystification, ce n'est tout de même pas rien ! Comment expliquer qu'une doctrine aussi douteuse ait pu devenir une vision si prégnante de l'humain et du monde ? Pourquoi ce qui est aujourd'hui évident pour beaucoup l'était-il auparavant pour si peu ? Bien que nous soyons encore loin d'être totalement éclairés sur ces questions, on peut néanmoins avancer quelques solides éléments de réponse.

Premier élément, bien connu : le sens critique est *rare*. Il l'est d'autant plus que l'école – petite ou grande – n'en semble guère valoriser l'exercice. Deux exemples de cela. Au Québec, de 1982 à 1994, un guide du ministère de l'Éducation pour l'enseignement du français au primaire s'inspirait de l'astrologie et utilisait la rédaction d'horoscopes comme matériel didactique. En avril 2001, l'autrefois prestigieuse Sorbonne décernait le titre de docteur en sociologie (avec mention « très honorable » !) à une vedette de l'astrologie parisienne dont la thèse – qui n'avait de sociologique que le nom – était une défense et illustration de la « science des astres²³ ».

Deuxième élément, dont Freud a tiré un immense parti : le besoin de croire peut rendre inaudible le murmure de la

²³ Voir <http://site.afis.free.fr/phpteissier/frames.php3> (consulté le 1^{er} août 2002).

raison, même chez les intellectuels²⁴, pourtant censés avoir l'oreille fine. Or, depuis toujours, la vaste majorité de ceux qui font l'« expérience » du divan sont des universitaires formés en psychiatrie, sciences humaines ou études littéraires, domaines où l'esprit scientifique n'est guère cultivé. Ce sont aussi des patients dont la psychopathologie, peu banale, inhibe sans doute le peu de sens critique qu'ils ont pu développer malgré leur formation. Il n'est donc pas surprenant qu'ils forment une population crédule, facile à endoctriner et encline à tous les égarements de la « névrose de transfert ». On peut dès lors comprendre le culte qu'ils vouent à Freud, Lacan et sa secte « 'Yau de poêle²⁵ », Mélanie Klein ou Françoise Dolto²⁶ – pour ne citer que ceux-là –, dont les absurdités, extravagances et turpitudes les plus criantes leur apparaissent comme autant de marques de génie.

²⁴ Nombreux parmi les adeptes des « médecines » alternatives. Voir les travaux d'Henri Broch, <http://www.unice.fr/zetetique> (consulté le 1^{er} août 2002).

²⁵ Allusion à l'ouvrage de François George, *L'effet 'Yau de poêle*, Paris, Hachette, 1979. Avec Lacan, on monte de quelques degrés dans l'échelle du charlatanisme et de la malfaisance freudiens. Même sous la plume de son hagiographe, on a l'impression de lire les faits et gestes d'un hurluberlu pervers à tendances psychopathes (Élizabeth Roudinesco, *Jacques Lacan. Esquisse d'une vie, histoire d'un système de pensée*, Paris, Fayard, 1993). François Perrier – patient, disciple et longtemps proche collaborateur – présente le personnage sous ce jour. Il évoque ainsi les risques que comportait le passage sur le divan du maître : « [...] les autolysés de Lacan ont été enterrés à la sauvette. [...] J'aurais aimé que Lacan publiât ses chiffres : c'est fou ce qu'on se suicidait chez lui ! » (*Voyages extraordinaires en Translacanie*, Paris, Lieu Commun, 1985, p. 19 et 120).

²⁶ Émule de Freud – dont elle partageait la conception délirante de la mémoire (voir *Séminaire de psychanalyse d'enfants 2*, Paris, Seuil, 1985, p. 167-172) – et de Mélanie Klein, cette illuminée célèbre – qui avait le sentiment de vivre entourée d'êtres invisibles (*Autoportrait d'une psychanalyste*, Paris, Seuil, 1989, p. 225) – croyait fermement que « le sujet s'incarne dans les premières cellules qui vont constituer un fœtus » (*Séminaire de psychanalyse d'enfants*, Paris, Seuil, 1982, p. 163), et soutenait qu'un enfant de quinze jours comprend ce qu'on lui dit (*Le cas Dominique*, Paris, Seuil, 1971, p. 198-199). Elle a, bien sûr, fait école. Bernard This accueille les femmes enceintes qu'il reçoit en consultation en disant « Bonjour madame, bonjour bébé » (voir Boris Cyrulnik, *Sous le signe du lien*, Paris, Hachette, 1989, p. 33), Myriam Szejer pratique la psychanalyse de nourrissons (*Libération*, 21 octobre 1992), etc.

Troisième élément, décisif : la virtuosité rhétorique de Freud – ce prétendu Socrate était un redoutable sophiste. On a loué, à juste titre, le talent littéraire de celui dont les *fictions* cliniques et théoriques ont, en effet, quelque chose de captivant. Mais on ne soupçonnait pas à quel point cette haute maîtrise du style était au service de la tromperie²⁷. Freud excelle à donner l'impression qu'il explore méthodiquement des aspects méconnus de la vie psychique et qu'il dévoile des vérités essentielles. Le ton assuré, la terminologie scientifique, la vraisemblance des thèses et l'apparente profondeur de la réflexion emportent aisément la conviction du lecteur qui aborde le texte freudien avec un préjugé favorable. Il aurait fallu à ce lecteur toute la vigilance et la perspicacité du sceptique qu'il n'était pas – et qu'il aura du mal à devenir – pour déceler, sous la surface séduisante du récit, la logique discursive bancale et les manœuvres frauduleuses.

Quatrième élément : les grands thèmes qui occupent Freud (la sexualité, l'enfance) intéressent et interpellent tout un chacun. Et les concepts freudiens se présentent comme un approfondissement de ceux de la psychologie du sens commun²⁸, de sorte que l'on se sent en pays de connaissance.

ooo

²⁷ Outre l'ouvrage de Webster déjà cité, voir Robert Wilcocks, *Maelzel's Chess Player. Sigmund Freud and the Rhetoric of Deceit*, Lanham, Rowan and Littlefield, 1994 ; Allen Esterson, *Seductive Mirage. An Exploration of the Work of Sigmund Freud*, Chicago, Open Court, 1993.

²⁸ Voir Colin McGinn. « Freud Under Analysis », *The New York Review of Books*, 4 novembre 1999, p. 20-24 ; « "Freud Under Analysis": An Exchange » *The New York Review of Books*, 24 février 2000, p. 46-48.

Comment les freudiens réagissent-ils aux charges qui pèsent sur le fondateur de leur « discipline » ? Autrefois, ils les ignoraient purement et simplement ou les écartaient d'emblée, en disant n'y voir que des manifestations d'hostilité à la psychanalyse²⁹. Mais leur multiplication a entraîné un changement d'attitude. Aujourd'hui, ils essaient plutôt d'en minimiser l'impact, et quand cela n'est pas possible, ils prennent leurs distances vis-à-vis de Freud... tout en continuant à se réclamer de lui³⁰. C'est la stratégie la plus en vogue. Elle consiste à prétendre que la psychanalyse a évolué considérablement depuis sa naissance et rectifié ses erreurs initiales chemin faisant. Mais cette évolution, marquée surtout par la prolifération d'écoles et de dialectes, ne représente nullement un progrès. En quoi le « babélisme » des langues³¹ et l'instabilité des notions psychanalytiques – qui rendent impossible la communication entre les différentes communautés – seraient-ils des signes d'avancement ? Ce passage au pluriel n'a d'ailleurs pas comporté l'élimination des vices théoriques et méthodologiques du freudisme, qui constituent le dénominateur commun de ses

²⁹ Quoiqu'il semble reconnaître l'inanité de ce genre de procédé (*Female Sexuality* dans *Standard Edition*, vol. XXI, p. 230), Freud ne s'en servait pas moins en toute occasion, parfois aussitôt après avoir dit pourquoi il ne le fallait pas (*On the History of the Psycho-Analytic Movement* dans *Standard Edition*, vol. XIV, p. 49-50), et recommandait à ses disciples d'en faire autant (voir lettre à Jung du 1^{er} janvier 1907, *op. cit.*, p. 18).

³⁰ Certains poussent l'incohérence vraiment loin. Pierre Férida, par exemple, lors d'un échange avec la philosophe des sciences Joëlle Proust, affirmait qu'il ne se ferait pas « couper la tête pour défendre le concept de refoulement » (« La psychanalyse a-t-elle fait son temps ? », *Le Monde des débats*, septembre 1999, p. 24-25). Ses propos trahissent une conception de la science aussi informée que celle de Pontalis, Green – anti-empiriste caricatural –, Roudinesco et tant d'autres. J'aurais voulu montrer cela, et aussi pourquoi le soutien épistémologique que beaucoup de psychanalystes pensent naïvement trouver chez Heisenberg, Kuhn ou Feyerabend est illusoire. Mais c'est partie remise.

³¹ Voir Jean-Baptiste Pontalis, « La psychanalyse en mouvement », *Le Devoir*, 18 août 1997, p. B-1.

rejetons. « Post » ou « néo », la psychanalyse demeure donc irrémédiablement freudienne – c'est bien pour cela que les psychanalystes, toutes tendances confondues, continuent de se porter à la défense de leur prédécesseur.

Est-ce par cécité doctrinaire uniquement qu'ils persistent à défendre l'indéfendable ? Sûrement pas, car :

Peut-on vivre d'une théorie et de la pratique qu'on en tire et s'en écarter assez pour en prendre, et en donner, une vue critique ? Si Einstein avait dû vivre de l'intangibilité théorique de la physique de Newton, l'eût-il ébranlée ? Les idées mêmes qui allaient servir à cet ébranlement eussent-elles seulement pu surgir dans son esprit³² ?

Voilà qui est bien dit, et par l'un des leurs en plus (le vendeur de mèche que je citais plus haut). La hantise de perdre son gagne-pain est, en effet, un précieux adjuvant à la foi. Surtout si ledit gagne-pain est le seul qu'on a, et s'il n'est vraiment pas le « métier impossible » dont parle sa publicité – la « pratique de la cure » tient davantage de la sinécure drôlement payante.

Il est vrai que la denrée de divan se fait rare, et que trouver le petit nombre de patients bien accrochés – le transfert est un merveilleux instrument de fidélisation – qui vous fait une jolie source de revenus n'est plus chose aisée. Quelques signes non équivoques. Déjà en 1984-85, le très réputé Institut psychanalytique de New York ne recevait que quinze candidats à la formation³³. En 1996, dans un tableau

³² Serge Viderman, *loc. cit.*, p. 37.

³³ Dinitia Smith, « What Would Freud Think? », *New York*, 31 mars 1986, p. 38.

d'affichage de l'Université de Montréal, on pouvait lire – chose inédite jusque-là – l'annonce suivante :

Candidate à l'Institut canadien de psychanalyse
offre la possibilité d'entreprendre une analyse
dans le cadre des analyses supervisées
du programme de formation de l'Institut

(En d'autres termes : apprentie psychanalyste cherche cobaye désespérément.)

En 1999, à la Société psychanalytique de Montréal, la moyenne de cures classiques par membre était *deux*³⁴.

La psychanalyse n'arrive plus à se nourrir.

Presque cliniquement morte, exsangue théoriquement, elle est – tel M. Valdemar – suspendue entre vie et trépas. Le moment venu, procédera-t-on vite à la mise en terre ou à l'incinération ? Ce serait bien dommage, car la conservation de la dépouille sous la garde d'historiens-légistes incroyants permettrait de tout apprendre sur ce que Raymond Boudon appelle *L'art de se persuader des idées fausses, fragiles ou douteuses*³⁵.

³⁴ « La psychanalyse a-t-elle un avenir ? », *La Presse*, 5 septembre 1999, p. C-1.

³⁵ Paris, Fayard, 1990.